

La bibliothèque Marie-Victorin de la ville de L'Ancienne-Lorette

"Ceci n'est pas une bibliothèque" aurait écrit René Magritte. L'aphorisme saisisait les adeptes du fonctionnalisme. C'est sans doute à leur intention que les architectes de la bibliothèque Marie-Victorin ont conçu six "boîtes" : un "contenant-romans", un "contenant-travail", un "vaisseau des enfants" et un "contenant-services" lui-même réparti en trois "positions", l'une destinée à l'accueil, l'autre à une salle polyvalente, la troisième logeant un espace informatique, une vidéothèque, et une salle de détente. Six volumes fonctionnels, qu'assemblent six composantes imaginaires: le "carré de maçonnerie", vestige fictif de la mission originelle chez les Hurons de L'Ancienne-Lorette; la "ligne d'eau", évocatrice d'un ruisseau enseveli sous le site; la "ligne tangentielle" de la rue Saint-Jacques, témoin de la naissance de l'établissement; puis le "train d'entrée" et les "jets curvilignes", axes circulatoires de la bibliothèque, et les "trajectoires aériennes", celles de l'aéroport voisin.

Six volumes sur six concepts, qui s'imbriquent, s'entrechoquant jusqu'à basculer, comme si le sol friable s'apprêtait à avaler la structure. Aucune surprise à ce que les architectes déclarent que "la définition du livre tend aujourd'hui à changer"; la bibliothèque - quoique ses architectes s'en défendent - est aussi un monument. Le lecteur y parcourra une place civique, y lira des livres, fréquentera quelque activité dans l'isolement qu'offre le cloisonnement mobile de la salle polyvalente; mais à l'intersection de l'histoire, de la géographie, et de l'usage des lieux, c'est un spectacle de céramique, de crépi, de brique, d'aluminium qui s'offre, à l'esprit curieux des significations cachées que la création recèle. Devant la commande d'une bibliothèque, les créateurs ont ici promis d'actualiser la spécificité du site: "l'imaginaire", ont-ils écrit, "doit combler les vides et inventer ses propres histoires".

On reconnaîtra là, bien entendu, le rayonnement de Peter Eisenman, avec qui Drolet Zérounian partagent manifestement le dédain de la fonctionnalité pure et dure, et cet "archéologisme" de l'architecture qui régit à la bibliothèque l'émergence d'une logique formelle autonome. Imbriqué dans les volumes démultipliés de l'édifice, le "train d'entrée", couloir du hall qui se poursuit au-delà du plafond, devenant puits de lumière - on se rappellera la House VI (Connecticut, 1972) d'Eisenman, dont l'escalier ne pouvait être gravi et ne menait nulle part - exemplifie cette indépendance parfaite de la forme architecturale nouvelle.

Pourtant la bibliothèque est (aussi) une bibliothèque; tant et si bien que, contaminée par sa fonction, elle conte une histoire. La mémoire imprègne ses murs, où un écrin encastré révèle même les (réels) artefacts de la Santa Casa, chapelle de brique de la mission, elle envahit son mobilier - le motif des tables est celui des limites géographiques de la municipalité-, et l'impressionnant concept de "vortex". Cette oeuvre d'art multimédia de Richard Martel, judicieusement nommée, compte cent noms célèbres de l'histoire huronne, trois cent dix-huit livres - c'est l'âge de la municipalité-, et une vidéo-installation où défilent côte à côte un documentaire sur la fabrication des livres et le film de la récente construction, comme pour superposer, à la commémoration du lieu, celle de son occupation nouvelle.

Certes, l'humour déconstructiviste aura brouillé les pistes, entre la bibliothèque que l'on sait, l'histoire que l'on sent et la sculpture que l'on voit. Mais à ceux qui décrypteraient l'illisibilité d'un langage d'initiés, "vortex", en discourant sur le sens du livre, offre une piste. Comme l'écrivait Derrida, "un texte n'est un texte que s'il cache au premier regard, au premier venu, la loi de sa composition et la règle de son jeu"; l'on ne pouvait trouver meilleure occasion d'une écriture architecturale qui demande à être lue. Pourquoi une bibliothèque devrait-elle n'être qu'un abri à livres ?

Dehors, à l'orée du quartier ancien de la municipalité, la façade déconstruite paraît citer l'implantation disparate des "vieilles maisons" qui font la gloire du secteur. Mais couplée à l'édifice rénové de la Caisse populaire -la parenté des deux bâtiments signe l'intervention presque simultanée des mêmes architectes -, la bibliothèque Marie-Victorin revêt l'apparence d'une porte triomphale, celle du passage de l'historicisme vers la modernité. Jusqu'à ses limites ultimes, la capitale se déleste finalement de ses sobriquets archaïsants en faveur d'une histoire bien contemporaine.

Lucie K. Morisset, " La bibliothèque Marie-Victorin de L'Ancienne-Lorette ", ARQ, no 84 (dossier: Québec, la capitale en chantier), Montréal, 1995, p.22.